

## **Quelques considérations sur « Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort » de Freud**

1. « La part de réalité effective cachée derrière tout cela et volontiers déniée, c'est que l'homme n'est pas un être doux, en besoin d'amour, qui serait tout au plus en mesure de se défendre quand il est attaqué, mais qu'au contraire il compte aussi à juste titre parmi ses aptitudes pulsionnelles une très forte part de penchant à l'agression. En conséquence de quoi, le prochain n'est pas seulement pour lui un aide et un objet sexuel possibles, mais aussi une tentation, celle de satisfaire sur lui son agression, d'exploiter sans dédommagement sa force de travail, de l'utiliser sexuellement sans son consentement, de s'approprier ce qu'il possède, de l'humilier, de lui causer des douleurs, de le martyriser et de le tuer. *Homo homini lupus* ; qui donc, d'après toutes les expériences de la vie et de l'histoire, a le courage de contester cette maxime<sup>1</sup> ? »

2. « Elle [= la guerre] a révélé aussi ce phénomène à peine concevable : les peuples civilisés se connaissent et se comprennent si peu que l'un peut se retourner contre l'autre, plein de haine et d'horreur. Bien plus, une des grandes nations civilisées est si généralement détestée qu'on peut être tenté de l'exclure, en tant que "barbare", de la communauté civilisée, bien qu'elle ait prouvé par les contributions les plus grandioses son aptitude à en faire partie<sup>2</sup>. »

3. « La recherche [...] psychanalytique [...] montre tout au contraire que l'essence la plus profonde l'homme consiste en motions pulsionnelles qui sont de nature élémentaire, qui sont identiques chez tous les hommes et tendent à la satisfaction de certains besoins originels. Ces motions pulsionnelles ne sont en soi ni bonnes ni mauvaises. Nous les classons comme telles, elles et leurs manifestations, en fonction de leur rapport avec les besoins et les exigences de la communauté humaine. Nous admettons que toutes celles qui sont condamnées par la société comme mauvaises – prenons par exemple les motions égoïste et cruelle – font partie de motions primitives.

Ces motions primitives suivent le cours d'un long développement, jusqu'à ce que leur activité manifeste soit permise chez l'adulte. Elles sont inhibées, dirigées vers d'autres buts et d'autres domaines, elles fusionnent les unes avec les autres, changent d'objets, se retournent en partie contre la personne propre. Des formations réactionnelles contre certaines pulsions nous donnent l'illusion d'un changement du contenu de celles-ci, comme si, de l'égoïsme provenait l'altruisme et de la cruauté, la pitié. Ce qui favorise ces formations réactionnelles, c'est que certaines motions pulsionnelles se présentent presque dès le début par couples d'opposés – phénomène très remarquable, étranger à la conscience populaire et que l'on appelle l'"ambivalence affective". Ce qu'il y a de plus facile à observer et à saisir par la pensée, c'est le fait qu'aimer avec force et haïr avec force se trouvent si souvent réunis chez la même personne. La psychanalyse ajoute à cela qu'il n'est pas rare que les deux motions affectives opposées prennent la même personne pour objet.

C'est seulement après qu'un tel "destin pulsionnel" a été surmonté qu'émerge ce qu'on appelle le caractère d'un homme et ce qui, comme l'on sait, ne peut être classé que très insuffisamment à l'aide des mots "bon" et "mauvais". L'homme est rarement tout à fait bon ou mauvais, le plus souvent "bon" dans telle relation, "mauvais" dans telle autre ou "bon" dans telle circonstance et dans telle autre franchement "mauvais". Il est intéressant de constater que souvent la préexistence chez l'enfant de fortes notions "mauvaises" devient au premier chef la condition d'une orientation particulièrement nette de l'adulte vers le "bien". Les enfants les plus fortement

---

<sup>1</sup> S. FREUD, *Le malaise dans la culture*, p. 53-54.

<sup>2</sup> S. FREUD, « Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort », p. 14.

égoïstes peuvent devenir les citoyens les plus secourables et les plus capables de dévouement ; la plupart des fanatiques de la pitié, des philanthropes, des protecteurs d'animaux se sont formés à partir de petits sadiques et de bourreaux de bêtes<sup>3</sup>. »

4. « Des âmes pieuses qui voudraient bien savoir notre être éloigné de tout contact avec ce qui est mauvais et vulgaire ne manqueront certainement pas, s'appuyant sur la précocité et la prégnance de l'interdiction du meurtre, d'en conclure de façon rassurante à la force de motion morale nécessairement implantée en nous. Malheureusement cet argument apporte davantage de preuves en faveur du contraire. Un interdit si puissant ne peut se dresser que contre une impulsion d'égale puissance. Ce qu'aucune âme humaine ne désire, on n'a pas besoin de l'interdire, cela s'exclut de soi-même. Précisément, le caractère insistant du commandement : Tu ne tueras point, nous donne la certitude que nous descendons d'une lignée infiniment longue de meurtriers qui avaient dans le sang le désir de tuer, comme peut-être nous-mêmes encore. Les aspirations morales de l'humanité, dont nous n'avons pas à dénigrer la force et l'importance, sont une acquisition de l'histoire humaine ; dans une mesure malheureusement très variable, elles sont devenues pour l'humanité d'aujourd'hui des biens acquis par héritage<sup>4</sup>. »

5. « Résumons-nous donc : tout autant que l'homme des temps originaires, notre inconscient est inaccessible à la représentation de notre propre mort, est plein de désirs meurtriers sanguinaires à l'égard de l'étranger, est divisé (ambivalent) à l'égard de la personne aimée. Mais comme l'attitude, conventionnelle et liée à la civilisation, que nous avons à l'égard de la mort nous a éloignés de cet état originaire !

Il est facile de dire de quelle façon la guerre intervient dans ce désaccord. Elle nous dépouille des couches récentes déposées par la civilisation et fait réapparaître en nous l'homme des origines. Elle nous contraint de nouveau à être des héros qui ne peuvent croire à leur propre mort ; elle nous désigne les étrangers comme des ennemis dont on doit provoquer ou souhaiter la mort ; elle nous conseille de ne pas nous arrêter à la mort des personnes aimées. La guerre, elle, ne se laisse pas éliminer ; aussi longtemps que les peuples auront des conditions d'existence si différentes et que leur répulsion mutuelle sera si violente, il y aura nécessairement des guerres. Dès lors la question se pose : ne devons-nous pas être ceux qui cèdent et s'adaptent à la guerre ? Ne devons-nous pas convenir qu'avec notre attitude de civilisé à l'égard de la mort nous avons, une fois encore, vécu psychologiquement au-dessus de nos moyens et ne devons-nous pas faire demi-tour et confesser la vérité ? Ne vaudrait-il pas mieux faire à la mort, dans la réalité et dans nos pensées, la place qui lui revient et laisser un peu plus se manifester notre attitude inconsciente à l'égard de la mort, que nous avons jusqu'à présent si soigneusement réprimée. [...] Si tu veux supporter la vie, organise-toi pour la mort<sup>5</sup>. »

### Sources :

- S. FREUD, *Le malaise dans la culture*, trad. Pierre Cotet *et al.*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 1995 (1929).
- S. FREUD, « Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort » (1915), trad. Pierre Cotet *et al.*, in ID., *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, coll. « Petite bibliothèque Payot », 1981.

---

<sup>3</sup> S. FREUD, « Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort », p. 16-17.

<sup>4</sup> S. FREUD, « Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort », p. 35.

<sup>5</sup> S. FREUD, « Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort », p. 39-40.